LES ENJEUX DU DISCOURS JOURNALISTIQUE
Langue/Discours, latéralité/système

LUIS GASTON ELDUAYEN
Universidad de Granada

La parole journalistique a acquis ces derniers temps une telle emprise, qu'elle est au centre des préoccupations linguistiques des autorités non seulement académiques (doublées, parfois, de celles des puristes) —la dernière sortie de Maurice Druon se répandant en invectives contre le «terrorisme verbal» de certains «plumitifs» en est un indice—, mais aussi politiques. Il s'agit d'une pratique du français actuel bien typifiée, ne serait-ce que dans sa circonscription socio-culturelle, mais c'est aussi tout simplement la langue française, informée, véhiculée et perçue à travers des formulations discursives immanentes. Notre analyse —qui ne se veut aucunement théorico-générale— prétend souligner, sur le vif, la capacité de dérive/altérité, de cette parole *dissociée*, souvent hétérodoxe. Pour ce faire, il est primordial de ne pas négliger les rouages de «la machinerie du sens»[1] et de signaler, en même temps, les atteintes à l'histoire, à la convention, à la langue grammairienne; bref, à la δόξα[2], sans omettre l'attitude intentionnelle d'un discours qui se veut, souvent, séduisant et persuasif. Chaque parler lutte pour l'hégémonie qui devienne, dans son étendue, une manière d'inconscient collectif: dans l'acte énonciatif s'instaure une structure d'échange liée «par des forces illocutoires initiatives et réactives»[3] qui implique, immédiatement, l'énonciateur/scripteur et l'énonciataire/lecteur: «Le texte me choisit, par toute une disposition d'écrans invisibles»[4].

Ces interlocutions que sont les titres de presse constituent une manière discursive —«chaque discours n'existe qu'en produisant sa propre définition»[5]— pouvant être considérée

1 O. Ducrot, «Les lois du discours», *Langue Française*, n.º 42, 22.

2 Le langage de la presse est attaché à la δόξα, en ce sens qu'il transmet, en général, les «idées reçues» dominant au sein de la «tribu». Mais dans le dilemme autonomie vs tutelle, il peut mettre en oeuvre, comme moyen de contestation et d'invention langagière, tous les mécanismes sous-tendus par le concept de πάρα– δόεα, en tant qu'infirmation de l'autorité linguistique institutionnelle.

3 Roulet et al., *L'articulation du discours en français contemporain*, Lang, (Berne), 1987, 56.

4 R. Barthes, *Le plaisir du texte*, A. Colin, 1973, 45. Toute activité langagière est essentiellement interlocutrice/appelative(!) et répondante/interactive, même en dehors de la structure de dialogue.

5 D. Maingueneau, *Genèses du discours*, Mardaga, 1984, 149.

non comme langue *in essentia*, mais comme expression générique, composite et variable, en acte concret: «La langue n'est rien d'autre qu'une mosaïque de dialectes, de sociolectes, et d'idiolectes»[6]. Lorsque l'on lit dans un magazine/journal français, en l'occurrence *L'Express/ Le Monde/Le Nouvel Observateur*, «Marie-Noëlle, Tonton flingueuse», «Et la CFDT créa la femme», «La banane joue sa peau», «Intégration. Excision: au nom de la loi», «L'automne du patriarche» ou «Matisse, soleil noir» le décodeur du message, par pratique de lecture, converge vers des caractères linguistiques —séquences elliptiques, dérive sémantique/ connotative et textuelle, intertextualité, métaphorisation, polysémie, antilogie, etc.— qui délimitent la nature de la parole journalistique. Formulations concises, les rubriques de presse réclament, d'autre part, une lecture ancrée dans l'éphémère du quotidien —d'où l'importance extrême des circonstances du discours[7]—, sans oublier, certes, la démesure de prétendre à l'univocité entre la pensée et l'écrit/parole.

Embarquée dans une liberté imaginative et provocatrice, mais balisée par la contrainte normative et l'histoire, la création journalistique s'avère comme une activité langagière particulièrement significative en ce qui concerne la manière de charpenter le sens, notamment, lorsqu'il s'agit de concentrer dans un titre de presse —à la fois fidèle au système de la langue et à l'engrenage de la communication— le contenu de l'information[8]. D'une part, il est incontestable que le langage de la presse enfreint —parfois de manière involontaire(!)— les principes de l'emploi normatif, conventionnellement considéré comme correct de la langue française[9] D'autre part, on ne peut pas ignorer que ces altérations/«outrages» au code ressortissent, généralement, et à une stratégie de captation —provoquer le récepteur/ énnonciataire—, et à une volonté de renouvellement du système. Souvent mise en cause, en raison de ses inobservances, la parole journalistique doit, nonobstant, être reconnue comme l'une des pratiques langagières les plus inconformistes et innovatrices. Elle incarne, à l'egard de l'invention langagière[10] —malgré les disqualifications des «gardiens» du français—, l'un des procédés d'écriture les plus attirants. Tout compte fait, l'acceptation ou le refus d'usages linguistiques reposent sur des discriminations/décisions socio-culturelles.

---

6 C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, A. Colin, 1980, 6.

Et l'auteur de signifier que la linguistique se doit de rendre compte de ces différents «lectes», de les intégrer dans une catégorie abstraite dénommée souvent «diasystème».

7 «Le syndrome **Hillary**» (*Le Nouvel Observateur*, n.º 1.475) est difficilement reconnaissable pour celui qui n'est pas au courant de l'actualité politico-mondaine, même si pour un francophone le sous-titre est, en principe, révélateur: «Brice ne fait pas un pas sans Patricia, Patricia ne fait pas un pas sans Brice...» Nul ne peut ignorer que l'acte d'énonciation recouvre le plan extralinguistique et l'organisation linguistique du texte. Il s'ensuit que l'analyse des énoncés se doit de considérer tous les éléments faisant partie de l'acte de parole/écriture.

8 «Communiquer dans la médiasphère, c'est amuser, intéresser, émouvoir et influencer. Informer, c'est raisonner, expliquer, convaincre. La communication mise les consommateurs. L'information s'occupe des citoyens» écrivait récemment Laurent Jauffrin (NO, n.º 1.458).

9 *Les Linguicides*, Didier, 1971, de J. O. Grandjouan, ou *Langue Française à l'épreuve*, Librairie Bleu, 1984, de D. Daguet, sont un modèle des fulminations des gardiens du bon usage, du français «sain et vigoureux».

10 J. Cellard, avant d'entrer —en toute probabilité— dans le discours de J. O. Grandjouan (Op. cit., 210-211), au sujet du procès d'assimilation lexicale, ne va pas par quatre chemins pour affirmer «En fait, le lexicographe d'aujourd'hui sait bien qu'il n'a plus grand chose à découvrir dans les textes littéraires, mais beaucoup dans les textes de presse (...) L'arbre ne doit pas cacher la forêt: pour des dizaines d'anglicismes ou de néologismes irritants, les journaux mettent à la disposition de la communauté, chaque année, des centaines de créations heureuses et viables», «Les normes de la communication informative», *Le français dans le monde*, 1982, 169, 55.

A réfléchir en termes d'acceptabilité ou de prescription on peut poser que l'expression de la presse respecte, à l'ordinaire, la langue conçue comme fréquence d'utilisation effective, mais elle s'écarte de la norme positive[11], entendue celle-ci comme l'ensemble codifié d'emplois (préceptes+interdictions) auxquels doit se conformer la collectivité linguistique. La non distinction entre la norme sociologique et le contrat implicite a amené quelques analystes à définir les langues comme des «instruments coercitifs», voire «stérilisants». Des qualifications «affidées», partisanes qui ne sont pas à prendre au sérieux. Face aux prescriptions de l'encadrement normatif, face aux règles du code socio-linguistique, le discours de la presse prend ses distances.

Un babélisme accru? Toute production écrite implique un surcodage graphique capable de véhiculer une signification qui affecte le niveau linguistique. Quoiqu'il s'agisse d'un facteur important du message journalistique, le système de communication graphématique ne retiendra pas, pour l'heure, notre attention[12]. Outre le marquage graphique/(icônique[13]) —disposition des graphèmes, couleurs employées, spatialisation, etc.[14]—, le phénomène le plus immédiat de la parole journalistique est la mixité idiomatique ou multilinguisme. La co-présence des items lexicaux appartenant à d'autres langues —la partie du lion correspondant,

---

11 La norme —terme polysémique et ambigu s'il en existe— est conçue comme un modèle établi à partir des usages sociaux ou individuels de la langue, le critère du choix reposant sur des principes extra-linguistiques et arbitraires. Le concept de langue commune/standard surgit comme conséquence du besoin d'instituer des langues nationales ou d'état. Il est fondé sur des modèles statistiques ou de probabilité.

12 Nous pourrions définir le graphique comme l'ensemble constitué par les composantes typographiques, par l'agencement du texte dans l'espace et finalement par les unités graphiques, constituées à partir de plusieurs variables, qui se trouvent à la base des deux dimensions du plan; cf., J. Bertin, *Sémiologie graphique,* Mouton, 1967; C. Burau, «L'oeuvre comme objet sémiologique», *Linguistique fonctionnelle et stylistique objective,* PUF, 1976; J. et A. Martinet, *Linguistique et sémiologie fonctionnelle,* Istanbul, 1981, ESLE.- R. Barthes, «Eléments de sémiologie», *Communications,* 4, 1964, L. J. Prieto, *Messages et signaux,* PUF, 1966, Buyssens, *Les langages et le discours,* ODP, 1943, ont essayé de constituer la sémiologie rêvée par Saussure, et à ce titre représentent une réflexion générale valable à ce sujet.

13 Bien qu'il ne soit pas dans nos intentions de traiter l'icône, il est nécessaire, parfois, de s'y rapporter ne serait-ce que par besoin d'explicitation du document. Comment, en effet, capter, de manière immédiate, le sens de «Les tribulations d'un **penseur** en Chine» (LE, n.º 2.172) référant le film de P. de Broca, si la silhouette du Penseur de Rodin ne figurait à côté?, ou celui de «Le massacre des innocents» (NO, n.º 1.476), sans la co-présence de Dominique Ragouet, Noureev ou Les pestiférés de Jaffa? D'autre part, lorsque l'analyse de la parole journalistique a pour objet cette frange scripturale «quintessenciée», le graphisme icônique se révèle être sinon absolument nécesaire au moins pertinent, à l'heure d'envisager le fonctionnement de la signification.

14 Il n'est pas indifférent, par exemple, que certains périodiques emploient le marquage graphique avec beaucoup plus de liberté que d'autres, que face aux composantes sémiologiques du graphisme les attitudes varient d'une manière considérable; mais notre but n'est pas d'en faire une étude comparative. Quoiqu'il en soit, il est à souligner qu'une altération de l'uniformité graphique, une variation chromatique dans les caractères, un déplacement spatial du texte représentent toujours une intention communicative supplémentaire —chacune des occurrences signifie rupture d'une continuité graphique et sémantique— à laquelle le récepteur doit toujours être attentif s'il veut vraiment capter le sens du message. C'est un élément qui, comme annoncé, ne fera pas partie de notre lecture, bien qu'il représente une donnée importante de la technique journalistique.

de toute évidence, à l'anglais[15]— fait de la langue de la presse un espace plurilingue, riche d'ingéniosité et, parfois, de gratuité linguistique[16]. Tout en acceptant la nécessité de nouveaux termes —la langue évolue avec le monde—, il existe une «anglomanie» incontestable («technologie/progrès est raison», disent-ils), un penchant (per)vers l'utilisation systématique de mots anglais là où la langue française possède des items équivalents. Snobisme stupide?, pénurie lexicale?, somnolence ou divertissement scriptural? N'étant pas dans mes propos de juger cette attitude d'emprunt, d'ailleurs inhérente à toute langue au long de son histoire[17], je me limiterai à en présenter quelques exemples qui reflètent un état culturel et linguistique, pour certains inquiétant[18]:

Le **«scoop»** et l'Histoire (LM, 10 février, 93)[19]
Le **blues** des agents de voyages (LP, 23 janv 93)

---

15 En 1973 Etiemble publiait son *Parlez-vous franglais?* —dixième édition chez Flammarion en 1991— où l'auteur se demandait «Les français passent pour cocardiers; je ne les crois pas indignes de leur légende. Comment alors se fait-il qu'en moins de vingt ans (1945-1963) ils aient saboté avec entêtement et soient aujourd'hui sur le point de ruiner ce qui reste leur meilleur titre à la prétention qu'ils affichent: le français?». Un quart de siècle plus tard, il constate «Qu'on doive aujourd'hui se poser la question, c'est mon réconfort et c'est ma récompense». D. Noguez (*La colonisation douce. Feu la langue française?*, Eds. du Rocher, 1991) fait appel au réveil des francophones endormis par la «douce» colonisation linguistique et culturelle américaine: «Une langue ou une culture ne peuvent vivre que de l'entrain de volontés nombreuses et que le don-quichottisme n'est qu'une solution littéraire» (11). Ces notes écrites entre 1979 et 1991, commencées comme des réactions d'humeur/d'humour et aboutissant à la proposition de concepts nouveaux —linguisme opposé à nationalisme, non-parlence, comme on dit non-violence, etc.— sont un exemple des réactions provoquées par «ce fait nouveau et, somme toute, cocasse» (10): «la France franglaise s'épanouit» (17). «La France file un si mauvais coton (anglais) qu'elle n'a plus de leçons linguistiques à donner à personne» (15). Et de conclure, «Sept ans plus tard, je ne vois, hélas!, rien à rajouter à ces lignes, sinon un peu moins (...) d'espoir et un peu plus d'ardeur» (232).

16 Que les journalistes raffolent de xénismes est une évidence: *apparatchik, omerta* côtoient *high-tech, networks, access prime time, sniper, leks, libero,* etc. Mais cette boulimie de termes étrangers fait aussi partie de l'espace réduit, et pourtant primordial, des titres de presse.

17 «Les problèmes des emprunts restent essentiellement historiques» (P. Guiraud, *Les mots étrangers,* PUF, 1971, 5). Cf. C. Hagège, *Le français et les siècles,* Jacob, 1987, où l'auteur s'interroge, avec rigueur et équilibre, sur le présent et l'avenir du français, sans oublier son passé; H. Walter, dans *Le français dans tous les sens,* Lafont, 1988, nous offre une vision lucide et intelligente —«Pour vraiment observer le français dans sa réalité, examinons-le avec l'oeil du linguiste»— de l'histoire de la langue française, sans se laisser emporter par «ces attitudes excessives», etc.

18 Certains de ces termes sont devenus tellement courants qu'ils ne sont plus sentis comme étrangers surtout par la frange de population des plus jeunes.

19 Les titres des journaux, magazines et revues sont représentés par les sigles que voici: *L'Express* = LE; *Le Monde* = LM; *Le Nouvel Observateur* = NO; *Le Monde Diplomatique* = MD; *L'Événement du Jeudi* = EJ; *Libération* = L; *Le Figaro* = LF; *Femme Actuelle* = FA; *France-Soir* = FS; *Le Quotidien de Paris* = QP; *Le Parisien* = LP; *Le Point* = P; *L'Humanité* = LH.

Nous n'insisterons pas sur le choix —inéludible— fait au sujet non seulement des périodiques mais aussi des exemples. Ceux-ci étant illimités et ceux-là s'adressant à des instances de réception tellement plurielles, nous étions obligé de réduire considérablement et la perspective de lecture et les textes à analyser. C'est ainsi que nous avons décidé de circonscrire le domaine journalistique à ces quelques quotidiens/hebdomadaires, ci-dessus cités, et la «parole exprimée» aux échantillons à notre avis les plus saillants qui apparaissent dans les numéros les plus récents; nous n'avons pas cherché à faire une étude de l'évolution historique du langage de la presse qui exigerait des données bien différentes. On peut y observer une plus grande fréquence d'exemples tirés du *Nouvel Observateur* ou de *L'Express;* c'est que, réellement, nous y en avons relevé les plus expressifs.

Wargames: les chevaliers du logiciel (LE, n.º 2.156)
Sarcelles: **melting-pot** en voie d'explosion (EJ, n.º 433)
Cost controller: profession emmerdeur (EJ, n.º 434)

De l'anglicisme-américanisme[20] **Wargames**, suggérant le titre d'un film connu, et renvoyant, par l'intermédiaire du sous-titre —«programmes de simulation, le conflit du Golfe, nouvelle race de combattants»— au monde de l'informatique et de la guerre réelle/fictive[21], aux emplois directs, «commodes» en raison de leur brevet de modernité, voire d'américanisme, les titres des quotidiens et hebdomadaires sont un bel exemple de l'emprise de la langue et de la culture d'Outre-Atlantique:

Montpellier: le **boss** donne l'exemple (EJ, n.º 437)
Le grand **thriller** du Crédit Lyonnais (LE, n.º 1.476)
Roul Tabille maître ès **flipper** (LP, 30 janv 93)
L'allergie, la faute au **cocooning** (LP, 9 janv 93)
New age: l'âge d'or (LE, n.º 2.133)
Un **New Deal** très austère (LE, n.º 2.173), etc., etc.

«scoop», thriller ou brièveté et condensation de la parole; **cocooning**, étrange histoire que celle du provençal *coucoun*, devenu unité adjectivale à partir d'un *cocon* bien français —passé Outre-Manche au XVIè. siècle— et à suffixation *-ing* que le français adopte volontiers, surtout à partir du XXè. siècle (le premier emprunt datant de 1678); **flipper**—«les mots et les choses»!— couronnant un «maître ès» on ne peut plus racé, apposé, à son tour, à un «Roul Tabille» non moins hexagonal; évidemment entre «New **age**» et «New **Deal**» il y a toujours des différences morphologiques qui rapprochent «age» et qui éloignent **Deal** du français; **melting-pot, blues, boss**, etc. ne justifient pas leur présence pour des raisons linguistiques ou d'agence de presse.

Avec beaucoup moins de fréquence, l'espagnol, l'allemand, le russe[22], apparaissent aussi dans certains textes. Les domaines évoqués par les items figurant dans les titres repérés répondent, généralement, pour ce qui est de la langue espagnole —on pourrait en dire autant de l'allemand et des autres—, à des poncifs traditionnels, bien enracinés dans l'inconscient collectif français, ou à des réalités culturelles précises: c'est la **feria**, le **sombrero**, la **movida** ou le **führer**, **Deutsch**(land)**mark über alles** —à rapprocher des premiers mots de l'hymne national allemand «Deutschland über alles»— **Lieder, kopeck**, etc.

---

20 Rappelons qu'à partir de 1920 l'anglais est relayé par l'anglo-américain; c'est, d'après l'expression un tantinet méchante, de T. Kenec'hdu, «l'avènement de la dynastie anglo-américaine» (*Avatars du Français,* Téqui, 1984, 7).

21 «Chevaliers» et «logiciel» complètent l'ensemble de la signification: prestige historique et mythique des exploits de la chevalarie; technicisme relevant du domaine de la moderne technologie et évoquant, par sympathie phonique, le langage militaire («logistique»).

22 De temps à autre, une petite place est accordée au provençal et au latin, dans des rubriques concrètes de EJ (n.º 382) et du LF (3 mai 93):

Gardarem lou latin.
Quo non ascendet?

La **feria** de jean à Nîmes (LF, 3 mai 93)
Le **sombrero** de **Pablo** (LE, n.º 2.149)
La **movida** sur les rives de la Moskova (L, 23 mai 93)
L'**armada** pétrolière frappée de vétusté (LP, 7 janv 93)
Joerg Haider: un **führer** bien comme il faut (NO, n.º 1.432)
Deutschmark **über alles** (NO, n.º 1.338)
Adieu **Lieder** (L, 19 février 93)
Le chaos de l'après-**kopeck** (LM, 16 avril 93)
Le **libero** et le stoppeur (LM, 7 octobre 91)

Lorsqu'on trouve dans LM (16 mai 92) «**Polar** hassidique» ouvrant un article sur un film américain racontant l'histoire criminelle d'un rabbin, on ne peut ne pas remarquer, dans le même journal, «**Serial killer**», et ne pas constater la co-existence de deux segments qui se valent, dans le co-texte environnant: **polar** —argotique et ressenti comme vieillot— et **Serial killer** —terme à aura culturelle/moderniste—, dans la langue de la presse quotidienne. Tout autre est, peut-être, le cas de «Stephen Hawking **comes back**» (EJ, n.º 433) où le patronyme et le nom propre —en tant que sujet de phrase— poussent, vraisemblablement, au maintient du débit en anglais(?).

Une langue plurielle. Le plurilinguisme se voit recouvert par des utilisations multiregistrales. Les hésitations face au classement des registres de langue —informel/relâché, populaire, familier, argotique, etc.— sont bien connues. Chaque lexicographe choisit des dénominations plus ou moins précises et reçoit, conséquemment, les critiques de ses collègues s'appuyant, souvent, sur des critères fort discutables[23]. Force est de constater que les limites entre les variations de palier linguistique sont incertaines et légères en raison de la nature même de la langue, *continuum* organique. Toujours est-il que des niveaux langagiers s'entremêlent et s'indexent sur l'utilisation d'items lexicaux étranges à la langue commune, l'écriture journalistique symbolisant autant d'usages typifiés par les lexicographes et les lexicologues:

Mégalos, tout simplement (LE, n.º 2.165)
La «**corpo**» des dockers (LM, 14 mai 92)
Devenir **proprio** oblige à **cavaler** (EJ, n.º 385)
Contre Barrot Ulla joue la **provoc** (QP, 9 mars 93)
L'as de la **débrouille** (L, 20 mai 93)
Le champagne fait un **bide** (FS, 26 fév 93)
Déprime à l'italienne (EJ, n.º 436)
Michael Jordan dit **banko** (L, 10 juin 93)
Grande-Bretagne: la grande **déconfiture** (LE, n.º 2.154)
Santé: le **super-gaspi**! (FS, 26 fév 93)

---

23 Cf. A. Rey, *La lexicologie*, Kincksieck, 1970; J. Rey-Debove, *Le métalangage: étude linguistique du discours sur le langage*, Le Robert, 1978; B. Quemada, *Les dictionnaires du français moderne*, Didier, 1968; J. Rey-Debove, *Etude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains*, Mouton, 1971; J. et C. Dubois, *Introductions à la lexicographie*, Larousse, 1971; A. Rey, *Le lexique: images et modèles*, A. Colin, 1977.

Dans l'Arménie autonome, **la guerre on connaissait déjà** (EJ, n.º 335)
Les faux maigres **se font du gras** (NO, n.º 1.434)
Farmer, **mais pas vraiment gentleman** (L, 13 mai 93)
Bâtiment: **ça casse pas des briques** (EJ, n.º 437)

De l'utilisation de mots formés par trocation et selon l'habitude des argotiers[24] —**Mégalos, «corpo», provoc, proprio**— et de mots/syntagmes appartenant au niveau populaire/familier/argotique, spécialement si l'on tient compte du contexte —**bide, déconfiture, se font du gras, débrouille, déprime, le super-gaspi**—, aux formations syntaxiques relâchées —**la guerre on connaisait déjà, mais pas vraiment gentleman, ça casse pas des briques**— en passant par des titres où le niveau d'expression côtoie le langage académique ou regagne le langage standard, on peut constater la grande variété de registres linguistique de la presse, en général, et de la presse choisie, spécialement[25].

Il serait tentant de faire une analyse plus poussée des contextes et des co-textes —nature de la rubrique incluse— pour déterminer non seulement une logique présumible d'emploi, mais aussi la valeur réelle de la «déviation» linguistique. Est-ce le sujet qui définit l'usage de la langue, ou plutôt le genre de la publication qui en décide? S'agit-il d'un accord tacite entre émetteur et récepteur ou, par contre, ce sont les associations du choix «imprévisibles» qui opèrent au moment de l'écriture? Au bout du compte, il est certain qu'une lecture de ce genre, outre les risques d'une application méthodologique partielle, pourrait entraîner l'analyste à des conclusions hâtives, même si, parfois, elle se montre productrice. La parole, cependant, est un phénomène culturel chargé de subjectivité et, partant, exigeant la réponse analytique et subjective de l'autre.

Discours brisé, parole vivante. La rupture discursive qui se produit par variation isotopique est l'un des procédés remarquables de la parole journalistique. En portant atteinte à l'unité conceptuelle du texte la poly-isotopie va aussi à l'encontre des principes notionnels et culturels de la comunauté, c'est-à-dire de la conformité sociale ou δόξα. L'impertinence/παραδόξα qui s'établit au niveau du langage —des formules indéterminables, sans un co-texte plus large— est, probablement, le reflet de la disconformité sociale —παραδόξα— que le récepteur perçoit à la lecture des phrases telles que:

Les Indiens de **Saint-Malo** (LM, 15 mai 92)
Je vous salue **la mort** (LM, 15 mai 92)
La France à **mégots** tirés (LE, n.º 1.379)
Matisse et Picasso à **pinceaux mouchetés** (EJ, n.º 381)

---

24 Aux fonctions cryptique et ludique de l'argot, diversement modifiées dans la diachronie, s'ajoutent actuellement une fonction *douce* et une fonction de *familiarité* évidentes dans le langage de la presse.

25 Il est des publications, comme *Charlie Hebdo, Le Canard Enchaîné, Le Hérisson, L'Assiette au beurre*, etc. qui excellent dans les emplois linguistiques divergents et «hétérodoxes» et qui exhibent une sorte de «panmixie» de registres de langue et d'hypertrophie d'effets de sens. Nous n'avons pas voulu nous accrocher à des utilisations systématiques et un peu trop «maison», leur préférant des utilisations, peut-être moins créatives, mais plus «hors contexte» éditorial.

Les journalistes sont-ils des menteurs? Enquête sur une profession qui a mauvais **presse** (LE, n.º 1.458)
Le sexe des métaphores (LM, 11 octobre 91)
Un pays musulman écartelé entre **deux femmes** (LM, 13 abril 93)
Une Khmer **verte** à la conquête d'**un jardin** (QP, 16 mars 93)
Cambodge: la Légion en campagne.. **électorale** (LF, 11 mai 93)
Coïto ergo sum (EJ, n.º 384)

où l'on peut observer la divergence émergeante entre le savoir historique et la formulation journalistique. Ni le complément déterminatif **Saint-Malo** ou **un jardin** —réclamant possiblement «d'Amérique du Nord/du Canada», «le pouvoir»—, ni le vocatif **la mort** — intrus supplantant «Marie»/«ma France»[26]—, ne s'accomodent de leurs déterminés respectifs; ni le noyau du syntagme nominal «à mégots tirés» —**mégots**— ne s'accorde, conventionnellement, de son qualificatif exigeant «couteaux», ni le CO **presse** ne s'ajuste aux circonstances extra-linguistiques, pour le moins paradoxales, qui laissent entrevoir chez les professionnels de la presse un esprit corporativiste assez fort, pas plus que le sujet logique —**Le sexe**— du fragment phrastique «Le sexe des métaphores» à son complément (ou viceversa). L'adjectif **musulman** affectant «Un pays» —de même que **verte** par rapport à «Khmer» et **électorale** par rapport à «la Légion+campagne»— est peut-être l'épithète la plus éloignée de l'imagination collective occidentale quand il s'agit de déterminer l'assiette nominale de la séquence; le complément «entre deux femmes» brise la ligne logique discursive en disposant le fait dans une situation contradictoire; *eiusdem farinae*, le prétendu item verbal **coïto** est une atteinte à la mémoire «cartésienne» des lecteurs. Le sous-titre ou le «chapeau» (véritables raccourcis de lecture) y aidant —«Festival du livre d'aventures et de voyages (...) la découverte du Nouveau Monde», «Le Bangladesh le seul Etat du monde où les chefs du governement et de l'opposition sont des femmes», «l'Alsace pourrait donner aux Verts (...)»— nous sommes à même d'interpréter correctement le message. A l'imprécision recherchée des énoncés, s'ajoute la dérive allotope du toponyme **Saint-Malo**, de l'appellatif **mort**, du déterminant «des métaphores», du faux noyau verbal prémisse **coïto** ou des épithètes **électorale, mouchetés**, etc., qui nous renvoient vers d'autres niveaux de compréhension: les aventures des marins malouins en Amérique, la sombre traversée des sidéens, l'écriture féminine, la mission spéciale des légionnaires ou une pratique picturale.

Latéralités et «perversions». A ces contraventions sémantico-discursives viennent s'ajouter certains libertés que le système de la langue «accepte» dans l'usage quotidien, ou plutôt que la structure linguistique «en énonciation» —toujours ouverte et compatissante— permet dans la pratique réelle du langage. La parole journalistique exhibe des caractères propres qui la conforment et la définissent. Loin de tout idéalisme linguistique considérant la langue comme un tout homogène et déterminé, elle nous rappelle la présence d'une réalité langagière disjointe, d'une structure dont le dynamisme s'exerce sur tous les plans: syntaxique,

26 Dans certaines imaginations, le co-texte «Je vous salue...» doit rappeler, avec toute probabilité, le beau poème d'Aragon «Je vous salue ma France...» écrit en 1943 et publié clandestinement. Il est bien question d'un cas de construction «libre» du sens de la part du lecteur, ou en tout cas, différent, plus roborant, mais aussi, pourquoi pas?, erroné et dévié de la valeur pragmatique prétendue par le scripteur.

figural, lexical, morphologique et phonétique. Des anomalies que le lecteur juge, pour la plupart, comme étant le fruit d'un jeu langagier conscient[27], et que l'emploi habituel rend «normales», malgré les cris d'alarme de plus en plus nombreux. Et pourtant, la langue ne s'harmonise-t-elle pas selon sa nature?, ne suit-elle pas le sentier le plus idoine dans la jungle du langage? C'est le sens, nous semble-t-il, de l'affirmation, pour certains outrée, de A. Goosse «L'usage a toujours raison, même quand il a tort»[28]. Quoiqu'il en soit, la parole journalistique exerce une liberté linguistique qui affecte même la syntaxe, domaine le plus solide de la langue. Des divergences du type:

Biondi-Caron: **duel cent et or** (LDM, 26 juillet, 92)(1)
Trop fascinants mondes virtuels (MD, n.º 446)(2)
Êtes-vous thé ou café? (EJ, n.º 439)(3)
Êtes-vous «talion..»pardon»? (EJ, n.º 386)(4)
Aéroports: la crise, **connais pas.** (QP, 12 mars 93)(5)
Carole Merle: enfin une fille **en or** (FS, 16 fév 93)(6)

Des rubriques modèles d'économie linguistique: absence d'articles, de prépositions et de substantifs devant déterminer et expliciter les trois termes actualisés (1); antéposition de l'adjectif et de son déterminant adverbial (2) pour des raisons stylistiques/pragmatiques(?), bien que parler d'intentionalité —«le cadre de l'intentionnel ne se réduit pas au cadre conscient du projet en survol, de l'annonce explicite de ce qu'on va faire, ni à celui du discours»[29]—, d'expressivité soit toujours risqué, quoique la «lecture» puisse/doive entrer dans le jeu de la composition du sens; remplacement absolu de construction ou, tout simplement, agencement du prédicat nominal —propre aux déterminants de qualité— par exclusion de la base nominale du groupe nominal supposé «Buveur/amateur de», «pour le/ vindicatif» (3,4); l'irrégularité de (5), susceptible d'apparaître aussi sous la rubrique «populaire», est trop évidente pour y insister; le raccourci de (6), qui instaure une figure métaphorique, est dû à la «suppression» d'une partie de phrase acceptant plusieurs possibilités de structuration: relative, phrase simple, séquence nominale, et à leur intérieur le substantif «médaille». Il est certain que la nominalisation des titres des journaux/magazines est un phénomène courant; il obéit à des problèmes de temps et d'économie communicative —la parole que nous considérons a une disposition spontanée à raccourcir le discours— avec comme résultat une densité du message, une juxtaposition syntagmatique qui provoque des rencontres très expressives: «Le **Jules** de la République» (EJ, n.º 437) où l'on joue avec les diverses interprétations de **Jules** (+Ferry), (= «amant», «vase de nuit», etc.); le «chapeau» confirme les suppositions «raisonnables», et les autres(?): «Ce fut le père de la «laïque» (...) *on l'a oublié*». (C'est nous qui soulignons)'

Il appartient à la créativité langagière des journalistes de construire des titres qui jouent,

---

27 Que ce badinage —effleurant, des fois, le rébus— ait une finalité bien définie est hors de doute. Rien n'y est gratuit.

28 *La néologie française aujourd'hui*, CILF, 1975, 72.

29 F. François, «Sémantiques et significations», *Langue Française*, 57, 1989, 89.

apparemment et en vérité, sur des déformations morphologiques —tout en conservant un certain phonétisme—, mais qui rappellent, en même temps, des textes connus appartenant déjà au savoir commun, donc facilement repérables:

Toutou **or** no **tou**tou (NO, n.º 909)
Aki mieux mieux (NO, n.º 1.336)
Aquitaine: le no man's **Landes** (NO, n.º 1.174)
Industrie: **merde** in France (L, 19 juin 87)
Rostropovitch **passe son Bach** à Cannes (LP, 28 janv 93)

Le jeu de mots que l'on peut y observer, s'appuie sur la réalisation phonique /aki/ qui répond en même temps au prénom du metteur en scène Aki Kaurismâki et à la séquence «à qui» inspirée par la locution «A qui mieux mieux», ou sur celle de **Bach** /bak/ ô combien suggestive! La répétition à valeur affective **Tou**tou, contrecarrée par un sous-titre bref mais percutant «Assez de chiens!»— crée un effet de sens/surprise, par la déviation textuelle de la phrase shakespearienne «To be or not to be». Quoique la prononciation de **Landes** diffère de celle de «land», dans les caractères vocaliques (nasalisation+ouverte), son intégration dans la célèbre séquence «No man's land» refait, en quelque sorte, sa signification, sans pour autant perdre la valeur de son graphisme. Il en va de même de la présence de «in», à contiguïté de France, qui détourne le lexème «merde» vers le passé anglais «made», malgré le bon agencement sémantique, (prétendu par l'auteur) de **merde** dans «Industrie+France».

Rien que le graphisme exclut quelques-uns de ces termes de la morphologie «normale» de la langue française/anglaise, mais leur parité phonique déclenche chez le lecteur virtuel un décodage qui se construit sur la base de son intuition et de son savoir linguistique. Les conventions langagières n'ont pas été respectées, cependant le contenu sémantique transite; les entorses scripturaux n'empêchent pas la communication du message.

À un degré différent, l'écriture journalistique exploite les rapprochements des signifiants. Leur forme scripturale et/ou phonique relativement proche ou paronymie —que l'adresse des auteurs essaie de faire totale— constitue un domaine très prisé des hommes de la presse, spécialement en France où la tradition d'un certain «esprit» amateur des pointes et une langue qui s'y prête à merveille —par son monosyllabisme accentué et sa tendance logique à l'homonymie et à l'homophonie[30]— sont des atouts non négligeables. Les formations paronymiques se trouvent, d'une certaine manière, doublées par des éléments d'allitération, de consonance et de rythme qui y interviennent en générant nombre de figures phonémiques.

---

30 Il en existe des cas vraiment porteurs de signification où l'esprit des journalistes excelle de manière particulièrement remarquable:

Mafia: le temps des hommes **donneurs** (NO, n.º 1.468).

Grande-Bretagne: honni soit qui **mâle** y pense (EJ, n.º 393).

L'homophonie opérant entre «d'honneur» et **donneurs** / donœR / crée le jeu de lecture/sens, ainsi que le rappel de «mal» à la lecture de **mâle**. Contrairemente aux hommes «d'honneur» dont le silence est la loi primordiale, les «**hommes donneurs**» est la dénomination populaire des délateurs, des dénonciateurs. Le relief politique de la «Dame de fer» en Outre-Manche est à l'origine de la mise en rapport discursif de l'identité phonique entre mâle et «mal», ce dernier faisant partie de l'expression toute faite «Honni soit qui mal y pense».

Mais ce dynamisme complexe ne détruit aucunement la cohérence significative de l'énoncé, bien au contraire, une nouvelle valeur sémantique naît sous les relations sonores de la séquence. Les symboles linguistiques sont mis en oeuvre comme des outils phoniques conformant un accroissement de sens:

Cantatrice castratrice (LH, 18 fév 92)
Faux et usage d'in**fo** (LE, n.º 2.087)
Lettre sur **l'être** (LF, 20 juillet 91)
Vies et moeurs de la tribu: **l'éthique** contre **le toc** (EJ, n.º 434)
L'effet Clin**ton-ton** (EJ, 433)
Après **«More», Amor**... (NO, n.º 1.290)[31]
Can**cale**, es**cale** radi**cale** (LF, 8 mai 93)
Le cour**age** plutôt que le ram**age** (QP, 9 mars 93)
Leçon de **son** des **Sons** of the Desert (L, 13 mai 93)
Entre **la tomme** et **l'atome** (NO, n.º 1.435)

Nous évoquions, tout à l'heure, le caractère ludique de nombreux textes dont le but, pour l'essentiel, est la captation et du regard curieux et de l'attention réfléchie du destinataire. En voici quelques exemples qui sont un peu le piment des quotidiens et des hebdomadaires et qui représentent autant d'écarts linguistiques dont les journalistes raffolent. Latéralités/ «perversions» qui conforment une langue —la leur— plus qu'une autre exposée aux variations continues que l'usage stabilise ou exclut:

Le goût **amer** du cacao (LE, n.º 1.947)
Nous vieillirons **jeunes** (NO, n.º 1.208)
Lecture **illisible** (LFM, n.º 633)
Les faiblesses du «franc **fort**» (LM, 16 février 92)
Les **allumés** de **l'éclipse** (LF, 20 juillet 91)
Pornographique pureté (MD, n.º 465)
Le soleil se lève à **l'Ouest** (LE, n.º 1.992)
Fausses pistes et mentir **vrai** (NO, n.º 1.440)
Un terrorisme de la **paix** à tout prix (MD, n.º 453)
Rome **n'est plus dans** Amsterdam (LE, n.º 1.977)

L'assiette nominale ainsi que l'assiette verbale sont déterminées/qualifiées/complémentées —en oxymoron— par des adjectifs «irréguliers» —à fonction épithète ou adverbiale— ou par des compléments nominaux «incompatibles»; ce qui introduit, dans le micro-système sous-tendu par l'énoncé, un nouveau système référentiel. **Amer** côtoyant «cacao», «vieillir» concrétisé par **jeunes, pornographique** en symbiose avec «pureté» ou **à l'Ouest** circonstantiel

31 Sans la connaissance de l'extra-linguistique —«More», chanson du groupe Pink Floid, inspirée de la réalité insulaire «ibicenca»— le récepteur se trouve face à un message opaque, que le sous-titre —«Ibiza: coeurs fragiles, s'abstenir»— aide à déchiffrer. **Amor**, appartient un peu au stéréotype formé et cultivé autour de l'idiosyncrasie ibérique, et fait écho au phonétisme du mot anglais «**More**».

de «Le soleil se lève» forment des syntagmes sémantiquement «hétérodoxes» dont la valeur illocutoire se manifeste de manière immédiate. Ce n'est plus «l'amer» du sens du goût, ni la «jeunesse» qui fait suite à l'adolescence, ni «l'astre du jour» en perte de points cardinaux, ni la «Ville éternelle déplacée et replacée», mais plutôt l'amertume d'une économie victime de la spéculation et de la superproduction, le prolongement de la vie, l'Occident vu par les immigrants des pays de l'Est, ou «Rome» = soutien économico-moral. La lecture «primaire» —le sens manifeste, apparent, premier[32]—, ne fait que mettre en relief le caractère discordant des associés sémantiques. Pour n'en retenir qu'un seul texte —«Rome **n'est plus** dans Amsterdam»—, soulignons et l'antinomie toponymique —«Rome-Amsterdam»— et l'incogruïté d'une négation relativisée temporellement —**n'est plus**—, sauf, sûrement, si l'on réalise, avant toute chose, le rapport métonymique Rome-Eglise catholique; cela se produit, immanquablement, dans un sous-titre, à moitié explicatif: «La moitié des églises de la capitale néerlandaise vont être fermées. Et détruites».

L'intertextuel. Beaucoup d'autres phénomènes pourraient être ici évoqués, mais nous finirons notre lecture par deux faits largement analysés par les linguistes et les littéraires: l'intertextualité[33] et la figuration métaphorique[34]. Appréhender un acte de parole suppose une captation immédiate de la signification du message —serti dans une situation spatio-temporelle déterminée— et parallélement une actualisation de l'arrière-plan de tout un savoir sous-jacent, accumulé par la tradition et dont l'«autorité» tribale se sent responsable. La certitude d'appartenir à un groupe social se confirme par le fait que nous puisons dans le même réceptacle historique et linguistique. Autrement dit, l'emploi d'une même langue implique le partage et la connaissance de tout un code de savoir, d'une compétence culturelle relativement commune. Il ne suffit pas que le code soit commun pour que la communication soit accomplie. Il faut, en plus, que le bagage culturel, le réservoir historique, dans lequel les citoyens se sentent proches, soit «public».

La parole de la presse se construit, partant, sur des unités linguistiques nouvellement «meublées», mais aussi sur des séquences déjà discursives. Ce sont des expressions —des rappels, des retours discursifs, des défigurations et des «défigements» de textes clos— dont la nature, en principe, diffère de celle de l'expression journalistique; celle-ci les redéfinit dans des énoncés à forte visée illocutoire. Il s'agit bien de l'interdiscursivité/intertextualité. Le texte journalistique fait ainsi appel à la connaissance des destinataires, à leur capacité de repérage et d'identification textuelle. Les domaines sollicités par les micro-textes transposés se trouvent représentés à tous les niveaux de la culture/écriture:

populaire: Tel **maire**, tel fils (NO, n.º 1.339)

---

32 Cf. F. Rastier, «La pluralité des sens», *Sémantique interprétative*, PUF, 1987, 167-212.

33 Cf., spécialement, M. Arrivé, *Les langages de Jarry. Essai de sémiotique littéraire*, Klincksieck, 1972; M. Riffaterre, *Problèmes de l'analyse textuelle*, Didier, 1971; F. Rastier, «Systématique des isotopies», A. J. Greimas, *Essais de sémiotique poétique*, Larousse, 1972; J. Kristeva, *Sèmèiôtikè. Recherches pour une sémanalyse*, Seuil, 1969.

34 Cf. J. Molino, F. Soublin, J. Gardes, «La métaphore», *Langages*, 54, 1979; M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Larousse, 1973; P. Ricoeur, *La métaphore vive*, Seuil, 1975; P. Caminade, *Image et métaphore*, Bordas, 1970; I. Tamba-Mecz, *Le sens figuré*, Larousse, 1981; A. Henry, *Métaphore et métonymie*, Klincksieck, 1971.

Un hamburger ne fait pas le bonheur (FA, n.º 324)
La Côte d'Azur vous présente ses meilleurs **vieux** (EJ, n.º 435)
Allons z'enfants de **Jean-Marie** (EJ, n.º 384)
musical: Il suffit de passer le pont (LE, n.º 2.087)
Elle court, elle court, la maladie du **divorce** (EJ, n.º 438)
cinématographique: **Sida**, mensonges et vidéo (NO, n.º 1.338)
Autant en emporte le **Nil** (NO, n.º 1.341)
La nuit la plus longue (LF, 27 mai 93)
littéraire: Du côté de chez **Sven** (P, n.º 837)
Belgique: chronique d'une **rupture** annoncée (EJ, n.º 438)
Marais poitevin: Les dieux ont soif (EJ, n.º 435)
Voyage au bout de l'**horreur** (P, n.º 837)
Boll-IBM: liaison dangereuse (LE, n.º 2.117)
Moscou avec les yeux d'Elsa (LE, n.º 2.117)
Le tour du monde en **un quart d'heure** (NO, n.º 1.432)
Le rouge et le **black** (NO, n.º 1.348)
À la recherche d**e la fontaine** perdue (NO, n.º 1.333)
L'amour au temps d**e la récession** (LM, 14 mai 93)

La figuration métaphorique. La métaphore —comme l'ont fort bien signalé, entre autres, Lakoff et Johnson[35]— n'est pas patrimoine exclusif du discours littéraire. Elle s'insère, ô combien efficace!, dans des formulations langagières «courantes»/quotidiennes, dont celles de la presse. Mais, si les rapports métonymiques/synecdoquiques ne sont pas toujours immédiats pour un quelconque des lecteurs, il s'avère que la métaphore est plus repérable, par suite de sa valeur imaginaire et symbolique. Alors que certaines figures métaphoriques nous font parvenir un contenu partagé par la communauté, il en est d'autres —«nouvelles»—, qui de par leur état «constituant» se montrent plus réticentes à la lecture; d'autant plus, que le rapport de ressemblance et que la perception de la figure sont du ressort de la sphère expérientelle du récepteur. L'équilibre relatif —respecté par le discours «réaliste» de la presse— que suppose la valeur dénotative de la langue est l'objet de glissements de sens, chaque fois que la relation entre le système et le référent se déplace; le destinataire se trouve ainsi confronté à des suites contraires au savoir encyclopédique. Lorsque la convention linguistico-référentielle est brisée, dans l'utilisation effective du discours, le domaine de la désignation propre à chaque unité significative éclate. Or, il revient, à coup sûr, à la métaphore d'être la figure analogique à plus grande capacité de symbolisation et de production de sens. C'est pourquoi nous nous y sommes limité[36]. L'échantillonage effectué —assurément réduit— illustre suffisamment la déflagration du sens lexical et même celui de la structure: les signes du système X, Y, Z ne sont plus, réellement, Déterminant/actualisateur + (X, Y, Z) de l'acte d'énonciation:

Deux robes pour Marianne (LE, n.º 2.161)(1)

35 *Les métaphores dans la vie quotidienne,* Minuit, 1985.

36 Mais, les autres figures, et spécialement la métonymie, viennent ancrer leurs structures au sein de la métaphore: **Le foulard** donne **ses impressions; De la blanche/De la blanche** sur la Butte.

La révolte des **fourmis** (NO, n.º 1.440)(2)
Roumanie: les mineurs **touchent le fond** (LE, n.º 2.059)
Cardin, l'homme **aux doigts d'or** (NO, n.º 1.465)
Combat de **requins** dans un **océan** de dettes (L, 17 mai 93)(5)
Paquets de neige à basse altitude (EJ, n.º 436)(6)
La Haute couture **se serre la ceinture** (LP, 26 janv 93)
Tati lance la **griffe** de quat' sous (LP, 26 janv 93)
Le coeur en forme de losange (L, 26 mai 93)(10)
Bruxelles **tétanisée** par les Danois (L, 14 mai 93)
Borges, un sang **d'encre** (L, 27 mai 93)
Essonne: une terre **rose** fertile en **verts** (QP, 18 mars 93)
Le foulard donne **ses impressions** (LF, 4 mai 93)
De la blanche sur la Butte (FS, 27 fév 93)
Ceinture **blanche** autour de Paris (FS, 24 fév 93)(16)
«Béré, **du blé** à 0%...» (FS, 11 fév 93)

L'éventail de l'analogie métaphorique est large. Des formules banalisées ne faisant plus figure (dans la conscience du locuteur moyen) et appartenant désormais au bagage linguistique commun et quotidien —**se serre la ceinture, aux doigts d'or, touchent le fond**—; le destinateur continue, cependant, de jouer avec des connotations significatives avancées par «Haute couture», «Cardin», «fond» (de la mine), même si le sens se charpente autrement. Des structures plus recherchées, déjà assimilées par la langue «kiskose», mais dont l'étayage mérite bien un petit commentaire. Par exemple, la construction du sens de (5) s'articule sur l'émergence, au bout de l'énoncé, du syntagme complément déterminatif «de dettes». C'est sa présence réformatrice qui transforme le sens dénotatif à l'intérieur de la séquence nominale, jusque-là «normale»; de fait, les autres éléments deviennent «latéraux». Une épithète —**blanche**— (16) et un substantif —**losange**— (10), à forte connotation «socialisée» (d'où l'importance de la complicité culturelle et du partage de l'univers de connaissance) laissent supposer les implications de sens que renferment les séquences: «la drogue file dans le périphérie de Paris», «la descendance du personnel de Renault garantit une cohésion sociale». Par contre (1) et (2), sans le concours des sous-titres explicatifs —«Alain Peyrefitte-Jean-Marie Colombani» (= deux projets politiques différents pour la République), «Un cadre de la banque Fuji dit merde à son enterprise»— bénéficient d'une étendue interprétative considérable qui frôle, même, l'indétermination. Les items lexicaux balisant la métaphore —**paquets**, «basse altitude», **verts**, «Tati», etc.— se voient, quelquefois, renforcés par le graphisme: «Quand les **Lions** se sont tus» (LM, 17 septembre 91); la valeur singulative de la majuscule est confirmée par le toponyme «Venise» et la désignation «Saint-Marc» qui s'intègrent dans le «chapeau»[37]

Tous ces «produits» langagiers de la verve journalistique se retrouvent dans une manifestation, très usitée et fort rentable —lorsqu'il s'agit, surtout, de travaux/rubriques d'opinion—, étant donné les conditions d'existence et de fonctionnement de la langue: **les**

37 C'est una pratique habituelle, dans certains quotidiens, —Le Monde, Le Figaro— que de signaler, par des éléments graphiques, les emplois métaphoriques, populaires, synonymiques, etc.

valeurs évocatrices. Elle consiste à jouer sur les valeurs évocatrices/associatives de la langue et du discours[38], sur ce que Benveniste appelle «valeurs instantanées, (...) sans permanence, sans valeur constante». Tandis que la signifiance/signification[39] s'investit dans la langue, le sens s'étaie dans tout acte énonciatif, c'est-à-dire, dans le passage du système au procès, mais dans un rapport de conjonction/imbrication essentiel, sur les axes paradigmatique, syntagmatique et situationnel. Les valeurs évocatrices ou associatives réfèrent des contenus «ténus», «péripheriques», de nature très diverse, que le symbole linguistique met en jeu dans l'énoncé. En instaurant une relation oblique entre la signification primaire —«sens structurel»— et la signification «intervenue» ou inférée —discursive—, les liaisons connotatives démultiplient, diversifient la signification de l'énoncé, en ce sens que les signes, outre leur dénotation systémique, sont informés historiquement et individuellement. Le sens est pluriel et «construit»; et par voie de conséquence, l'énonciateur et l'énonciataire interviennent, à l'encodage comme au décodage, dans l'échafaudage du sens, «en mobilisant l'ensemble de leurs compétences langagières, axiologiques et culturelles»[40].

«Mieux vaut **Léo**tard que jamais» (NO, n.º 1.351): au-delà de la valeur dénotative de la désignation —dans laquelle il existe déjà un dérèglement morphologique, **Léo**tard—, le texte fait allusion —renvoi associatif au schéma syntaxique du proverbe— à l'actualité politique française, et s'enracine dans des circonstances extralinguistiques. Le journaliste écrit, généralement, pour son public autochtone; en tous cas, certains jeux linguistiques ainsi le laissent supposer. Pour quelqu'un n'étant pas au courant des stratégies des partis en France, l'appellatif Léotard n'a peut-être pas de signification spéciale. Quand on sait que Léotard est/était l'un des candidats Conservateurs au poste de premier ministre, le dicton obliqué prend tout son sens.

«L'Union Soviétique **est morte, vive** la communauté économique» (MD, n.º 457), «Lyon, de l'opéra **nouveau** à l'opéra **Nouvel**» (L, 14 mai 93): le fonctionnement discursif de l'allusion «historique» évoque —en dehors de ce que la proposition dénote, «L'ancienne URSS est disparue, c'est l'economie du marché qui doit s'y imposer»— la célèbre phrase prononcée à la mort des rois «Le Roi est mort, vive le Roi!»; la possibilité d'infraction morphologique/syntaxique, dans l'emploi de «Nouvel», est détruite à la lecture du sous-titre explicatif: **Nouvel** est le nom de l'architecte chargé de la rémodélation de l'Opéra de Lyon. De la réponse à l'appel de l'énoncé adressé au savoir culturel de l'interlocuteur dépend le décodage correct et complet de l'association connotative.

«Presse: **l'invasion allemande**» (LE, n.º 2.129), «Le sang gratuit **coûte cher**» (LE, n.º 2.163), «Les **allumés** de **l'éclipse**» (LF, 20 juillet 91): le lexique entraîne des alliances de

---

38 On pourrait penser en termes hjelmsléviens de *extensional* et *intensional*, ayant trait respectivement, à la valeur et à la signification saussuriennes, mais qui renvoient aux concepts d'usage (point de vue intensional) et de schéma (point de vu extensional).

39 Cf. E. Benveniste, «La forme et le sens dans le langage», *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1974, 213-238; F. Rastier, «Le sémème dans tous ses états», *Sémantique interprétative*, PUF, 1987, 58-83; L. Lundquist, *La cohérence textuelle*, N. N. Forlag, 1980; C. Kerbrat-Orecchioni, *De la sémantique lexicale à la sémantique de l'énonciation*, (Thèse d'Etat), Lille, 1979.

40 Cf. C. Kerbrat-Orecchioni, *La connotation*, PUL, 1977, 9; J. Molino, «La connotation», *La Linguistique*, 8, 1971; J. Rey-Debove, *Recherches sur les systèmes signifiants*, Mouton, 1973; L. J. Prieto, *Pertinence et pratique*, Minuit, 1975; O. Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Hermann, 1972; M. N. Gary-Prieur, «La notion de connotation», *Littérature*, 4, 1971.

sens à partir de lieux communs construits sur la réalité référentielle. C'est le signifiant et le signifié connotatif qui fonctionnent comme connotateurs: **l'invasion allemande, juvénile, coûte cher**. A des titres divers, **allemande** et **coûte cher** comportent des valeurs associatives événementielles que le co-texte —«Presse», «gratuit»— réduit considérablement. Malgré tout, leurs «résonances» portent loin!: «les dangers de transmission virale dans les transfusions sanguines», «... . L'évocation est bâtie sur l'actualisation phonético-morphologique, laquelle fait converger la série vers un croisement et un accroissement de signification(s). La coupure des graphèmes révèle une dérive sémantique et isotopique essentielle: «Histoires **d'O...man**» (EJ, n.º 433), si nous nous rappelions «Histoire d'O» en oubliant le -s du pluriel?, mais il y a les trois points et une désinence étrange au français qui équivaut, graphiquement, au terme anglais «man» = la bavure de M. Chirac acceptant de passer «ses vacances chez les Arabes».

Les valeurs allusives interviennent aussi au niveau de l'intertextuel et de l'intraregistral, sur tous les paliers de la signification, et «comportant toujours une modification du contenu»[41]. Les énoncés connotent immédiatement les registres argotique, familier et même poétique: «La grande **esbroufe** des produits amaigrissants» (FS, 23 fév 93), «Les pères ne comptent pas **pour des prunes!**» (EJ, n.º 438), «**Trop fascinants** mondes virtuels» (MD, 446). Au même titre, «Sade, **fille de l'ère**» (LE, n.º 2.181), «**Paris, ton** pavé **fout le camp!**» (LP, 25 janv 93), «**L'insoutenable légèreté de l'**huile» (NO, n.º 1.339), «**Les tribulations d'un penseur en Chine**» (LE, n.167 2.172) sont bien repérés comme des énoncés relevant d'autres textes dont l'aire discursive, certainement, diffère. La mémoire de «petite culture» n'y faisant pas défaut —Calderón, Kundera, ...—, et les tournures syntaxiques spécifiques reconnues, l'intertextualité apparaît comme un principe de cohérence culturelle et en même temps sous le signe d'un dialogue interdiscursif universel.

D'autres phénomènes auraient pu être envisagés, sous un autre angle. Notre but n'était que de donner un aperçu, sans prétendre aucunement à l'exhaustivité, de certains mécanismes du langage journalistique, de quelques «anomalies» d'un discours spécifique opérant dans les titres de quotidiens/hebdomadaires. La concision y est de mise, ce qui n'empêche pas une formulation riche en effets de sens et investissant l'imaginaire du lecteur. Tout cela témoigne de la grande vitalité de la langue de la presse et d'une originalité non moins grande en ce qui concerne les procédés linguistiques. La mode est aux jeux de langage, parfois jusqu'à la saturation. Mais, «jouer avec la langue, c'est d'abord en (é)prouver la solidité et la stabilité»[42], créer une espèce d'hypersémanticité; c'est quitter l'évidence du dogme pour le vertige de la création. Les déconstructions de la parole journalistique ont, peut-être, pour finalité de faire émerger les virtualités d'une langue des fois un peu trop ancrée dans l'habitude. La dénonciation du syndrome des «linguicides», comme la pratique systématique des jeux langagiers, ne sont que les deux versants de la prise de position individuelle face aux enjeux de la langue.

---

41 M. Arrivé, Op. cit., 61.

42 P. Fiala, B. Habert, «La langue de bois en éclat», *Mots*, 21, 1989, 86.